



LES YEUX DANS LES POCHEES

FRANÇOIS ANGELIER

UNE SARABANDE ORAGEUSE DE LONGS CORPS NOIRS qui s'étirent et se ploient, des grappes de masques anxieux, des Golgotha paniques et des rictus d'idoles: l'œuvre peinte et dessinée de l'artiste suisse Louis Soutter (1871-1942), une des plus puissantes du XX^e siècle, se révèle l'ombre portée, l'empreinte forcenée d'une âme en guerre et d'un corps perpétuellement à contre-

temps. Issu d'une famille de bonne bourgeoisie suisse, violoniste virtuose formé par Eugène Ysaÿe, passagèrement marié et professeur d'art aux Etats-Unis, musicien d'orchestre dandy qui s'absentait pendant les concerts, Soutter endura, sa vie durant, une sorte d'inadéquation fouguese avec la vie sociale.

Une rupture de ban qui le condamna, en 1923, à l'internement dans l'asile jurassien de Ballaigues, où il vécut, jusqu'à sa mort, la semi-liberté d'un interné dont on tolérait les écarts et les fantaisies. C'est là que, dix-neuf ans durant, germa une œuvre qui fascina son cousin Le Corbusier, Jean Giono, Jean Dubuffet ou Hermann Hesse. Cette vie inimitable, l'écrivain suisse Michel Layaz en scande et en date à la perfection les instants cruciaux. Une narration qui n'est pas celle de la biographie historique, mais fait la part belle tant à l'exactitude des faits qu'à leurs dimensions intimement poétique et tragique. Une grande réussite.

SI LE MOUROI DE BELLAIGUES où vécut Louis Soutter conjugue la solitude avec le sordide, l'asile psychiatrique où s'aventure l'écrivain Edmondo De Amicis (1864-1908) figure, lui, un jardin des supplices plus policé, mais fort pervers. Déambulant dans cette serre psychique, l'écrivain approche, dans un premier temps, les internées comme d'émouvantes fleurs du malheur.

Défilent ainsi, dans ce texte de 1902, la comtesse qui rêve de mourir pour la patrie, la jeune fille sarde «aux emportements de bacchante», la harpie androphobe et la dame atteinte de «manie religieuse». Des cas décrits avec précision par le psychiatre cicérone et qui finissent par troubler profondément l'écrivain lorsque lui revient en mémoire la parole d'un «fou» brésilien déclarant à un frivole amateur de «cas» qu'il aurait tort de rire, car la raison n'est qu'un «mécanisme de rien» qui peut, en chacun de nous, se rompre à tout instant.

QU'AURAIT PENSÉ SIGMUND FREUD (1856-1939), amateur d'art classique, des œuvres de Soutter, qu'aurait-il rétorqué à la vision d'une raison fragile et menacée? On peut s'en faire une idée en lisant les textes que lui a consacrés, entre 1930 et 1939, son ami Stefan Zweig (1881-1942), exercices d'admiration enrichis d'une passionnante préface d'Elisabeth Roudinesco. Au sein d'un ensemble formé par la partie freudienne de *La Guérison par l'esprit* (1931), une analyse de *Malaise dans la civilisation* (1930) et l'émouvant éloge funèbre du fondateur de la psychanalyse, le moment sans doute le plus singulier est ce «portrait de caractère» que trace Zweig d'un Freud au «regard d'archer

suspicieux qui vous atteint depuis l'obscurité», homme frugal et ponctuel, abattant les séances d'analyse avec l'ardeur infatigable d'un artisan: «Extérieurement, sa vie dissimule une force de travail démoniaque derrière son esprit bourgeois sobre, presque philistin.» Du médecin ou du patient, le plus mystérieux n'est pas celui qu'on croit. ■

► **Louis Soutter, probablement**, de Michel Layaz, préface de Michel Thévoz, Zoé, «Poche», 260 p., 10,50 €.

► **Dans le jardin de la folie** (*Nel giardino della follia*), d'Edmondo De Amicis, traduit de l'italien par Jean-Pierre Pisetta, Allia, 50 p., 6,50 €.

► **Freud. La guérison par l'esprit** (*Die Heilung durch den Geist*), de Stefan Zweig, traduit de l'allemand (Autriche) par Olivier Mannoni, Payot, «Petite biblio classiques», 210 p., 6 €.

